

**Masque, Manteau
et
Silence**

*Le martinisme
comme Voie d'Éveil*

**par
Rémi Boyer**

•

*Préface
de Serge Caillet*

•

*Publié avec le soutien du
Centre International
de Recherches et d'Études martinistes*

Rafael de Surtis

SOMMAIRE

Préface de Serge Caillet	11
Introduction	27
Le rituel martiniste	33
Rituel des <i>Initiés de Saint-Martin</i>	35
Les propositions martinistes	49
Commentaire du rituel	59
L'initiateur Libre	101
Charte pour le XXI^e siècle des Ordres martinistes	111
Trois portes étroites	117
De la Gnose	139
Bibliographie saint-martinienne	145

*À Claude Bruley,
À Robert Amadou,
À Armand Toussaint,
À Jean-Louis Larroque,*

*Et à la troisième génération des Maîtres du Passé
qui, après Martines de Pasqually,
Louis-Claude de Saint-Martin,
Jean-Baptiste Willermoz puis, plus tard,
Papus et les Compagnons de la Hiérophanie,
donna au martinisme,
avec et derrière Robert Ambelain,
un rayonnement jamais atteint.*

« On ne peut pas à la fois dire
et expliquer ce que l'on dit. »

Gilles Deleuze

PRÉFACE

par Serge Caillet

*À Claude Calmels Beaulieux,
dans l'amitié du Philosophe inconnu*

*

Martinisme

Après avoir désigné le courant illuministe des amateurs de Louis-Claude de Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, le terme « martinisme », qui a vu le jour dans les dernières années du XVIII^e siècle, recouvre aujourd'hui des réalités distinctes, dont la plus classique s'applique aux Ordres martinistes placés sous le patronage posthume de Saint-Martin. Or, contrairement à Martines de Pasqually dont il avait, dans la première partie de sa carrière, suivi à la lettre la pratique d'une théurgie cérémonielle très haute, dans le cadre d'une école initiatique, Saint-Martin, qui prit pour second maître, à titre posthume, le théosophe de Görlitz, Jacob Boehme, propose à des intimes, qui sont ses amis et ses lecteurs, une voie dépouillée de toute forme rituelle. Point de filiation saint-martinienne à la lettre, c'est une évidence et l'on commence à le savoir à force de le dire et de l'écrire, depuis que Robert Amadou l'a démontré, au profit de la filiation de désir qui rattache les martinistes des XIX^e, XX^e et XXI^e siècles au Philosophe inconnu du siècle des Lumières.

Le paradoxe veut que la Providence ait confié à un jeune étudiant en médecine, à la Belle époque de l'occultisme, en 1887-1891, la fondation d'un petit cercle initiatique: l'Ordre martiniste, premier du genre, de forme rituelle simple (cf. les *Cahiers de l'Ordre réservés aux loges régulières et aux initiateurs*, fac-similé in Documents martinistes n° 14, *Cahiers de l'Ordre au temps de Papus*, Paris, Cariscript, 1981). Ce carabin, on le sait bien, avait nom Gérard Encausse, que son *nomen* rendra célèbre au point qu'Anatole France avait rêvé de lui voir confier une chaire de magie au Collège de France.

En donnant un premier rituel d'assemblée et de réception à son Ordre martiniste, qui bien vite dépassa le caractère informel d'un cercle d'intimes, Papus s'est éloigné, certes, de la pratique et de la sensibilité de Saint-Martin. Mais l'Esprit souffle où il veut, et il appartient aux martinistes de faire en sorte que l'initiation dite « de Saint-Martin », qui ne remonte qu'à Papus, pour controuée qu'elle soit sur le plan de l'histoire, ramène spirituellement de plus en plus à la voie de Saint-Martin, qui est interne et, par conséquent, ramène à Dieu seul: « ma secte, c'est la Providence », précise le Philosophe inconnu.

Après m'avoir admis, le 23 mai 1994, dans la chaîne martiniste où Robert Ambelain l'avait reçu lui-même, le 1^{er} septembre 1942, avec le rituel analysé tout au long de l'ouvrage, Robert Amadou, dont la préférence allait au rituel primitif de Papus, me rappelait en aparté: « J'espère que ça t'aidera à aller vers Dieu et à avancer. Sinon, ce n'est pas la peine ». Et le vieux maître d'ajouter en souriant: « Pour les titres, si tu en veux, tu n'as qu'à t'en fabriquer! » Or, voici, en forme de boutade, les deux voies qui s'offrent en effet aux martinistes contemporains.

Car le martinisme spirituellement plein de promesses, sous sa forme sociale présente, est bien capable aussi, ne nous le cachons pas, d'égarer l'initiable en le

divertissant. Comme dans d'autres sociétés réputées initiatiques, d'aucuns y ont ainsi trouvé de quoi édifier leur propre tour de Babel, dans la multiplication des grades, des titres, des fonctions, des charges, des initiations, des rituels...

A contrario, la quête de Rémi Boyer témoigne de l'efficace de l'initiation martiniste, parmi d'autres initiations, pour son propre compte et au bénéfice d'hommes et de femmes de désir rassemblés autour de la troisième génération des compagnons de la Hiérophanie. Car, encouragée par quelques anciens de la seconde génération, parmi lesquels Robert Amadou joua un premier rôle, une troisième génération s'est en effet émancipée dans les années 1980. Nous étions jeunes pour la plupart, comme l'avaient été nos anciens de la Belle époque, Papus en tête, et nos aînés des années 1940-1960, rassemblés pour beaucoup autour de Robert Ambelain.

De l'espoir des colloques *Arc-en-ciel* (1987-1989) imaginés par Rémi Boyer, naîtra le Groupe de Thèbes, contraint de se mettre en sommeil, faute de la discrétion requise, et d'avoir été compris. Mais des bases étaient posées, des chantiers s'ouvraient, des perspectives se dessinaient. S'agissant du martinisme, nous étions quelques-uns que Robert Amadou, alors, appelait à la relève (cf. la conclusion de sa préface à mon *Sâr Hiéronymus et la FUDOSI*, Paris, Cariscript, 1986, p. 13).

Avec d'autres, Rémi Boyer fut vite du nombre. Après avoir été agrégé à l'Ordre martiniste des chevaliers du Christ, par Armand Toussaint (1895-1994 – pour une approche de l'homme, cf. le n° 3 de la nouvelle série de *l'Esprit des choses*, 2008) qui l'avait constitué en Belgique en 1971, il en est devenu l'un des représentants les plus actifs. De même, dans un tout autre genre, le Centre international de recherches et d'études martinistes (CIREM), fondé sous la présidence de Robert Amadou, en 1992, n'aurait pas vu le jour si Rémi Boyer n'en avait assumé d'emblée le secrétariat général. Les publications du CIREM, à commencer par les trente-

trois numéros de la première série de sa revue, *l'Esprit des choses*, n'auront pas peu contribué, ces derniers lustres, à l'étude et à la diffusion du martinisme. Au vrai, ces phénomènes périphériques occultent aux yeux de beaucoup certaines entreprises centrales, où je me dois d'inscrire au premier chef la seconde résurgence de l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de l'Univers, dont Rémi Boyer lui-même a rappelé ailleurs certaines circonstances.

* *

Un rituel efficace

Par-delà les formes variées des rituels des ordres en désordre, Rémi Boyer relève d'emblée la permanence de quelque chose qui habite les temples martinistes. Comme il a raison ! Et ce quelque chose se trouve véhiculé par le rituel.

Reprenant ainsi, s'agissant du martinisme de Papus, les principes posés dans sa *Franc-maçonnerie comme voie d'Éveil* (Rafael de Surtis/Editinter, 2006), l'auteur nous invite à considérer le martinisme comme une autre voie d'éveil, sur la base d'un rituel. Il a opté pour celui de Robert Ambelain, qui prend lui-même racine dans un texte original de Papus, à différencier encore de celui de Blitz-Téder, et encore de celui de Dimitri Sémélas. Ce rituel permet la transmission du seul grade de « supérieur inconnu », en intégrant les éléments essentiels des deux grades précédents.

Que ce rituel ait été efficace dans la clandestinité, sous l'occupation nazie, et longtemps encore après la guerre, en diverses circonstances, il suffit pour s'en convaincre de juger l'arbre à ses fruits ! On sait du reste avec quelle fierté légitime – et un brin d'ironie – Robert Ambelain pouvait revendiquer sa place dans l'arbre

généalogique de bien des martinistes et de bien des ordres contemporains.

L'Ordre martiniste traditionnel lui-même n'y a pas échappé, via Raymond Bernard, mandaté par Ralph M. Lewis pour sa restauration en France et dans les pays francophones, avec la fonction de grand maître, en 1959. Prudent, Bernard sera tout de même initié à sa demande, dans la plus grande discrétion, par Marcel Laperruque, un proche de Robert Ambelain.

Quelques années plus tôt, le même Ambelain avait transmis ce dépôt à la quasi-totalité des membres du Suprême Conseil de l'Ordre martiniste réveillé par Philippe Encausse, en 1952, puis il fonda, en 1968, on le sait, son Ordre martiniste initiatique.

L'Ordre martiniste et synarchique, lui, n'avait guère dépassé le stade d'un petit groupe, même en Belgique où il fut actif dans les années 1930 chez les disciples d'Émile Dantine; même en Suisse où le Dr Édouard Bertholet en recueillit l'héritage à la mort de Victor Blanchard. Mais Louis Bentin l'a développé en Grande Bretagne, et le fit essaimer au Canada où il a porté des fruits, avant de revenir en France.

À l'origine, Papus conçut l'initiation martiniste en un seul grade, qu'il scinda ensuite en trois, puis il y en eut quatre, auxquels on envisagea ensuite d'associer un grade de rose-croix. De nos jours, d'autres grades encore sont apparus, qui enracinent un peu plus d'aucune forme martiniste dans une terre d'où elle devrait, au contraire, peu à peu se libérer.

Robert Ambelain avait le génie du rituel et il ne s'est pas privé d'en écrire, qui sont fort beaux et fort utiles (Robert Amadou y voyait l'une des raisons de l'efficacité de la première résurgence des élus coëns, en 1942-1943, pour laquelle il avait été son bras droit). Cette science du rituel, Rémi Boyer l'exploite à son tour aujourd'hui, pour le bénéfice des hommes et des femmes de désir qui sauront découvrir dans le martinisme une voie d'éveil.

Ce rituel use naturellement des symboles fondamentaux du martinisme, qui sont le masque, le manteau, la cordelière. Or, tout symbole, dit-on en bonne théologie, est un véhicule. Mais de quoi? Rompu à l'usage des symboles, Rémi Boyer en joue afin de nous ramener au seul vrai jeu. Qu'importe que son interprétation ne soit pas toujours formellement conforme à celle des anciens, Martines et Saint-Martin en tête. Pourquoi devrait-il, dans la liberté retrouvée de leurs fils spirituels, s'en tenir à la forme dont rien n'est plus urgent que de s'affranchir?

L'erreur serait que des apprentis voulussent jouer au maître, en se privant précisément de précieux outils mis à leur disposition. Or, ces outils sont formels, ces formes doivent être respectées pour être efficaces. Puissent ces quelques lignes liminaires, modeste témoignage d'amitié envers Rémi Boyer, attiser à leur tour le désir du lecteur.

*
* *

Le masque est mon vrai visage

Le masque de l'initié martiniste, m'enseigne Robert Amadou le jour où il me le remet, symbolise notre vrai visage à acquérir, celui de la ressemblance divine. Et le vieux maître de citer l'humoriste pour qui « jusqu'à 40 ans, on a le visage qu'on nous a donné; après 40 ans, on a la gueule qu'on mérite! ».

Le masque cache en effet mon vrai visage, à moins qu'il ne le révèle. Le masque cache un secret, comme il révèle un secret, qui est celui de la déification, que me révélait jadis *Ignifer* sur un banc du jardin du Luxembourg, où planait l'ombre de Saint-Martin: on devient ce à quoi on pense.

Tout homme est un autre Christ, clame Saint-Martin, et il peut accomplir, au Nom du Christ, des choses aussi grandes que le rabbi *Ieschoua* de Nazareth, et même de plus grandes encore. Le masque cache le Christ qui est en moi, et il le révèle à quiconque regarde ce masque pour ce qu'il est. Du Christ souffrant au Christ glorieux, en somme. Car ce masque d'esclave, que porte tout homme racheté par le Verbe qui a pris la forme de l'esclave dans l'Incarnation, ce masque dissimile mon vrai visage, qui est de gloire.

Mais cette gloire, à laquelle j'aspire parce qu'elle est la vraie nature cachée de mon corps, de ce corps qui n'est pas mien, mais qui est aussi moi, cette gloire non pas perdue mais enfouie, je ne peux la retrouver que dans le silence et l'effacement. Le masque, comme tout symbole, n'est pas seulement le signe de cet effacement ; il en est le moyen, dans une intériorisation, une démarche d'abandon, qui commence par ma personnalité mondaine, et qui se poursuivra, Dieu voulant, dans un cheminement permanent de la périphérie vers le centre : acquérir un visage pour converser avec Dieu face à face.

Cette quête du centre, qui est aussi l'axe du monde, comme le centre est l'axe de l'homme, est la quête du cœur, que Papus l'admirable a nommée « voie cardiaque », et que Saint-Martin, un siècle avant lui, désigne comme l'interne. En passant du multiple à l'un, ou des nombres périphériques aux nombres centraux, je m'éloigne du Diviseur et me rapproche du Seigneur. Je quitte peu à peu le monde du temps pour entrer dans l'intemporel, en marche vers l'éternité retrouvée, qui est ma part de l'Éternel.

Las, le Diviseur règne en tous lieux, puisque tous lieux lui appartient, en sa principauté. À l'école de Martines, Saint-Martin pose dans *Les Nombres* que le carré des trois éléments, qui sont le feu, l'eau et la terre, se construit autour du nombre cinq qui en fait ici le centre. Car Adam, en qui l'homme a péché, s'est trompé de

centre (voyez comment Martines de Pasqually narre l'épisode de sa tentation dans les premières sections du *Traité sur la réintégration*). En lui, tout homme déchu est décentré, qui confond sa propre réalité illusoire avec le réel. L'homme déchu a été empoisonné, et, selon Karl von Eckartshausen, notre sang en garde trace, qui nous attire vers ce centre illusoire comme un aimant vers sa source.

Mais le Réparateur, Lui, n'a pas succombé aux pièges du Diviseur (*Matthieu*, IV, 1-11), qui renverse pour l'homme les valeurs perverses. Il établit ainsi un autre centre du monde, en rétablissant le centre de toutes choses, qui est le Royaume à atteindre, si lointain, parce qu'au-dedans de nous où nul ne le cherche.

Puisque nous devons changer de centre, après le carré des éléments, posons avec Saint-Martin encore que quatre, notre nombre intime, est central, tandis que trois, qui signe les formes, est un nombre de circonférence. Quatre sera donc, contre cinq, le véritable centre à atteindre, puisqu'il révèle l'unité. Mais deux unités ne sont pas permises, et le croire relève de l'illusion du Malin. Dès lors, comment passer de cinq à quatre ? Par l'abandon du quatre, qui est descente vers le haut. Le Christ en croix signe ainsi de son sang l'acte du rachat de l'homme à l'Adversaire. Et l'initié martiniste est un autre Christ.

*
* * *
*

Le manteau des maîtres passés

Du masque au manteau, changeons de symbole, en quête du réel. Chez les élus coëns, le manteau symbolisait la fonction. Et *Ignifer* insistait encore sur la néces-

sité, également symbolisée par le masque, de jouer notre jeu de rôles. Mais quel rôle ? Gare à jouer au maître pour celui qui, selon Jacques Lacan, ignore qu'il y joue. Des maîtres passés sont nos communs pères temporels (l'expression est de Saint-Martin à l'endroit de Martines qui était le seul vivant de sa connaissance dont il n'ait pu faire le tour). Comme tels, ils ne sont nos pères spirituels qu'en tant qu'images du Christ, seul Maître (*Matthieu*, XXIII, 8).

L'histoire du martinisme, qui est aussi celle des maîtres passés, n'a pas toujours été aussi noble qu'on l'eut souhaité. Comment pourrait-il en être autrement à la périphérie des faits ? Car ces maîtres-là sont d'abord des hommes, et les confondre avec des saints relève de l'idolâtrie diabolique. Mais, parce que ces mêmes hommes sont en marche vers la sanctification, leurs vertus couvrent leurs péchés dans une verticalité retrouvée. Ils s'offrent alors à nos yeux embrumés comme le symbole d'une présence salutaire, dans leur fonction de premiers de cordée.

La présence des maîtres passés habite le feu qui brûle à l'orient qui est aussi le centre. Or, ce feu n'est pas sans rappeler certain feu nouveau dont Saint-Martin détaille la vocation d'organe de l'esprit, qui est l'organe de Dieu. Sans lui, rien n'est possible, comme rien n'est possible à la matière privée de son principe, qui est l'axe feu central, que compose, selon Martines de Pasqually, des esprits émanés par Dieu.

Le feu central du martiniste, dont le cœur est l'habitat naturel, donc surnaturel, véhicule aussi les maîtres passés, tous hommes et femmes de désir de même esprit, reconnus comme tels par leurs frères et sœurs passagèrement incarnés. Des noms ? À chacun ses amitiés spirituelles, ses attaches intellectuelles, littéraires, affectives. La liste n'est donc pas close ; elle est ouverte sur l'ailleurs, tandis qu'ils montent avec nous et que nous montons avec eux. Mais un même esprit les habite, qui est feu.

Le manteau de feu caractérise le maître. Mais un manteau cache l'autre. Mon manteau de chair cache mon manteau de feu, qui est aussi lumière. Car la matière est illusoire, comme est illusoire ce corps de chair dont je suis enveloppé comme d'un manteau. Notre réel ici-bas n'est qu'une image, qui cache le seul réel que révèle l'absence de Dieu, présent dans le monde dans sa Sophia, laquelle, d'un certain point de vue, est aussi la Chose des élus coëns, douce Présence de Notre Seigneur Jésus-Christ. L'éternel s'enveloppe de lumière comme d'un manteau. Ce manteau, qui est sa Gloire, nous protège et nous vivifie, qui assure Sa présence dans le monde déchu; une Présence de Dieu qui est aussi silence, quand le Verbe se fait silence en se retirant du monde pour faire place à l'Esprit Saint.

Paradoxalement, le manteau de l'initié protège l'autre. Mais de quoi? Non pas de quelques « mauvaises énergies » dont le Nouvel âge nous rabat les oreilles, mais de lui, tout simplement. À l'image de Dieu dont il aspire à la ressemblance, l'initié s'efface dans son manteau, pour permettre à l'autre d'exister. Saint Séraphin de Sarov, qui est un modèle de l'homme véritable, se retire du monde dans sa cellule, pour accomplir seul le grand œuvre de la déification. Il se protège ainsi du monde vampirisant, tout en protégeant le monde de lui, favorisant ainsi la grosseur de l'âme et la naissance d'un autre Christ. Après l'accouchement, il ouvre sa cellule, accueille les âmes par centaines et tombe le manteau, ou révèle son vrai manteau, qui est de gloire.

Enfin le manteau rejoint le masque lorsque, comme le rappelle Rémi Boyer, le prophète Élie s'en voile la face sur l'Horeb. Car nul ne peut voir Dieu sans mourir, mais le Fils, qui est dans le sein du Père, le dévoile aux yeux de l'homme.

*
* *
* *

Deux lettres et quelques points

Deux simples lettres, qui sont le S et le I, et six points, tels étaient les germes de l'initiation martiniste de Papus.

Martines lui-même désignait comme « souverains juges » les réaux-croix composant le Tribunal souverain de l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de l'Univers, tandis que Saint-Martin, après avoir suivi cette première école, révélera dans *Le Crocodile où la guerre du bien et du mal* (1799 ; nouv. éd., Hildesheim, Olms, 2008) l'existence idéale de cette Société des Indépendants, qui fait l'histoire secrète du monde où elle n'apparaît qu'en filigrane. Plus loin encore, les mêmes lettres, composant le même symbole, renvoient à l'*Amphithéâtre de l'éternelle Sapience* d'Henri Khunrath (1595), clouant le serpent sur la croix. Cagliostro, que Papus admirait à la suite de Monsieur Philippe, présente lui aussi le serpent sur le Tau, que Jules Doinel, compagnon de Papus, adoptera comme symbole spécifique des évêques de son Église gnostique, aujourd'hui si dramatiquement éclatée.

La ligne courbe du S remémore, certes, le serpent, tandis que la ligne droite du I rappelle l'arbre, qui est l'axe du monde. Mais, le serpent, c'est aussi le vrai Lucifer, qui est le Christ, second Adam. Alors que le premier Adam s'est laissé séduire par la forme serpentine de Satan, grîmé en ange de lumière singeant la Sagesse, le second Adam est la Sagesse, ou la Sagesse est sa parèdre. Mais si l'arbre est aussi la croix, le I n'est pas seulement le symbole universel que René Guénon, étudie dans *Le Symbolisme de la croix* (1931). Il rappelle d'abord le gibet du Calvaire et le *mysterium crucis* du

Golgotha. Car Guénon, qui condamne d'ailleurs tout ensemble Papus, l'Ordre martiniste, les écoles associées et l'occultisme dont celles-ci relèvent, méconnaît le caractère historique, et par conséquent la nature réelle du christianisme. Jean Daniélou, jadis, en a fait la critique la plus pertinente (cf. le numéro spécial de *Planète plus*, consacré à Guénon, en 1970).

En complément des deux lettres, les six points, qui doivent les accompagner trouvent leur origine chez saint-Martin (*Les Nombres*, § 20) où ils composent le filigrane du fameux dessin que le grand maître de l'Ordre martiniste adoptera comme pantacle. Ils semblent ainsi concurrencer ou singer, en les dédoublant, les trois points maçonniques. Mais, quelle qu'ait été l'intention initiale de Papus, le sénaire s'analyse autrement, dont Raymond Abellio, par exemple, rappelait jadis le caractère fondamental, généralement sous-estimé au profit de la triade (*La structure absolue*, 1965).

Les lettres S. I. signifient chez Papus « supérieur inconnu ». Les deux mots associés tirent leur origine de la Stricte Observance, réputée templière, qui donna sa forme au Régime écossais rectifié, dont le fond relève, via Jean-Baptiste Willermoz, de la doctrine de Martines de Pasqually. Mais le véritable supérieur inconnu est d'abord un serviteur inconnu, aimait rappeler Philippe Encausse, qui fut un modèle du genre.

Ce supérieur inconnu, vrai rose-croix, est par définition un homme libre. Comment ne pas s'associer ici à Rémi Boyer lorsqu'il s'attriste que la plupart des ordres martinistes aient renoncé aux initiateurs libres, par souci centralisateur, par politique et contamination maçonnique ? Charles Détré (Téder), qui, en 1913, avait adapté en français le rituel très maçonnisant d'Edouard Blitz, puis Jean Bricaud et quelques autres après eux, ont confondu le cadre maçonnique et la forme martiniste. Grave erreur.

Tandis que l'initiation maçonnique est donnée par et dans la loge, c'est l'initiateur seul qui confère l'initiation

martiniste. Le supérieur inconnu agit alors au nom de l'Ordre certes, mais d'un ordre dont le modèle n'est autre que la Société des Indépendants exaltée par Saint-Martin dans *Le Crocodile*. Mieux, Papus a voulu le caractère fondamental de l'initiation martiniste libre, d'initié à initié, hors cadre social.

Poussons le raisonnement. Parce qu'il est libertaire plus encore que la franc-maçonnerie – sauf peut-être pour des formes maçonniques marginales, condamnées ou récupérées par la maçonnerie bourgeoise – le martinisme n'a pas d'autre vocation que de préparer ses membres à sortir de l'ordre où ils sont entrés ! Car mieux est à venir, et ce mieux, qui est quête de la vérité et de Celui qui est la Vérité, s'acquiert dans la liberté. Sur ce point, la pensée de Papus est constante, qui, deux ans seulement avant sa mort, rappelle encore à un correspondant inquiet :

« L'Ordre a pour but de diriger vers le Maître des Maîtres ceux de ses membres qui sont jugés par l'Invisible dignes de parvenir à ce chemin. L'Ordre ne vous a pas demandé de serment ; il ne vous a pas demandé d'argent et il a tenu à vous laisser votre entière liberté dans tous les plans.

N'est-il pas juste que les membres de l'Ordre, devenus des étudiants sérieusement épris de la voie mystique, cherchent personnellement à parcourir cette voie ? Aussi c'est avec plaisir que je vois ceux qui ont fini leur temps s'élancer vers de nouvelles bergeries et laisser ainsi la place libre à de nouvelles recrues qui suivront plus tard la même voie » (« Lettre à un ami démissionnaire de l'Ordre martiniste », *Mysteria*, février 1914, pp. 173-175).

À l'école de Monsieur Philippe, qui ouvre, selon Rémi Boyer, l'une des portes étroites du martinisme, Papus, après avoir abandonné, sous l'influence de Téder, la forme simple d'un Ordre martiniste primitif, pour des formes complexes, n'a pas varié dans la conception de son école, dont il semble même qu'il ait envisagé qu'elle

soit dissoute après sa mort. Ne rejoint-il pas ainsi Saint-Martin ?

*
* *
* *
*

Une chevalerie chrétienne

Papus a imaginé d'emblée l'Ordre martiniste comme « une chevalerie chrétienne laïque », qui ne soit inféodée à aucune Église particulière, fut-ce l'Église gnostique, les Églises réputées gnostiques où Gérard Encausse, ses frères, ses successeurs s'impliquèrent à des degrés divers. C'est ainsi, on l'a vu, qu'il en parle encore deux ans avant d'être rappelé à Dieu, comme d'un ordre qui doit acheminer vers le Maître des maîtres, qui est le Christ.

Libres sont donc les martinistes de se rattacher, à titre personnel, à l'Église de leur choix. Aujourd'hui comme hier, beaucoup, pour des raisons évidentes, sont issus de celle de Rome, que Papus et les siens n'aimaient guère, et qui le leur rendait bien. D'autres en sont sortis pour de petites Églises, gnostiques, rosicruciennes, vieilles-catholiques ou libérales. Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, d'autres encore ont reconnu l'Église gnostique dans des Églises orthodoxes d'Orient ou d'Occident, et Robert Amadou, Père Ibrahim, considérait l'Église syrienne comme l'Église idéale des martinistes. Il est vrai aussi que Jean de Cronstadt, dernier saint de l'Église russe, avait salué Monsieur Philippe comme un frère, tandis que l'évêque de Moscou, un siècle plus tôt, rendit le compte le plus avantageux *Des erreurs et de la vérité*, premier ouvrage du Philosophe inconnu.

Hors l'Église, à quoi sert-elle, cette chevalerie chrétienne? Une fois encore, qui mieux que Papus saurait nous en instruire? « L'Ordre dans son ensemble est surtout une chevalerie morale, s'efforçant de développer la spiritualité de ses membres par l'étude du monde invisible et de ses lois, par l'exercice du dévouement et de l'assistance intellectuelle et par la création dans chaque esprit d'une foi d'autant plus solide qu'elle est basée sur l'observation et sur la science » (*Martinésisme, Willermosisme, Martinisme et Franc-Maçonnerie*, Paris, Chamuel, 1899, p. 54).

Tout est dit. L'étude du monde invisible nous renvoie à l'interne de Saint-Martin, puisque les esprits de toute nature sont en nous, qui portons le Royaume de Dieu, qui est aussi le royaume des cieux. Le dévouement et l'assistance fraternelle rapprochent, par-delà la doctrine qui déjà les unit, l'Ordre martiniste de l'Ordre des chevaliers bienfaisants de la Cité sainte, où la charitas (Saint Paul, I, Cor. XIII, 1-3) se substitue au culte primitif de Martines de Pasqually. La foi des modernes « chevaliers fervents du Christ » (Papus, *Martinezisme Willermosisme...*, *op. cit.*, p. 119), remémore Clément d'Alexandrie pour qui la foi couronnée en gnose perfectionne la foi nue.

Ce nouveau livre de Rémi Boyer, dérangeant comme il se doit dans son approche singulière – et qui m'a dérangé moi aussi, Dieu merci! – en porte témoignage, à l'usage de tous les martinistes. Place donc à l'auteur, qui sait de quoi il parle, place au masque, au manteau, place à l'esprit d'Hély qui souffle dans le silence.

INTRODUCTION

« J'ai senti et je dois avouer qu'il n'y a d'indispensable pour l'homme que ce qu'il peut et doit faire sans aucun secours des hommes et des circonstances. Voilà pourquoi la vérité est la plus simple et la plus facile des sciences. »

Louis-Claude de Saint-Martin

Peu de temps après la publication de *La Franc-Maçonnerie comme voie d'éveil*¹, on me suggéra de rédiger un ouvrage équivalent pour le martinisme afin de clarifier la situation confuse dans lequel se trouvait le martinisme contemporain en ce début de millénaire. Je répondis alors que ce n'était pas nécessaire, Jean-Marc Vivenza², Serge Caillet³, Jean-Louis Ricard⁴, quelques noms à retenir parmi les « nouveaux » spécialistes du martinisme, par leurs travaux, leurs écrits, leurs communications, poursuivent au mieux l'œuvre initiée et déjà

1. *La Franc-maçonnerie comme voie d'éveil* de Rémi Boyer, Éditions Editinter-Rafael de Surtis, 2006.

2. Auteur d'un excellent *Le Martinisme. L'enseignement secret des Maîtres*, publié aux Éditions Le Mercure Dauphinois en 2006.

3. Serge Caillet propose, entre autres, un *Cours de martinisme*, disponible auprès de l'Institut Eléazar, www.institut-eleazar.org

4. Auteur d'une thèse intitulée *Régénération et création littéraire chez Louis-Claude de Saint-Martin* et d'un mémoire de maîtrise, *Étude sur Le Crocodile ou la guerre du bien et du mal de Louis-Claude de Saint-Martin*, publiés tous les deux au CIREM, BP 08, 58130 Guérigny – France.

grandement avancée par Robert Amadou. Ils contribuent, chacun à leur manière, à poser le cadre de cette branche étonnante et somme toute inattendue de l'illumination.

Louis-Claude de Saint-Martin serait sans doute étonné s'il observait tout ce que recouvre aujourd'hui le terme « martinisme », le bouillonnement qu'il génère, allant parfois jusqu'au chaos, depuis l'occultisme quasi superstitieux jusqu'à la haute métaphysique.

Toutefois, ce qui frappe le noble voyageur qui, de pays en pays, de langue en langue, d'ordre en ordre, parcourt le monde martiniste, est sans aucun doute la permanence de l'expérience révélée par le rituel martiniste, ceci quelle que soit la langue usitée, le rituel mis en œuvre et même la qualité de la mise en œuvre. Rituel bâclé ou rituel réalisé dans la perfection de la présence à l'instant, la « sensation » de l'Esprit demeure. De quoi, de qui s'agit-il donc ? Qu'est-ce qui habite ainsi les temples martinistes édifiés un peu partout sur la planète, que l'on ne retrouve ni en Franc-maçonnerie, ni dans l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Coëns de l'Univers, les deux ordres frères les plus proches de l'Ordre martiniste ? Ne s'agit-il pas de cette dimension du Cœur, de la spécificité de la voie cardiaque à propos de laquelle il fut dit et écrit beaucoup plus d'inepties que de vérités, même relatives ?

Il m'a semblé pertinent de chercher dans les quelques symboles propres au martinisme ce qui caractérise l'axe cardiaque. L'essai qui en résulte ne prétend pas réaliser une exégèse du martinisme. Au contraire, mettant à distance l'intellect, qui jamais ne libère, il s'agit de montrer comment le rituel martiniste véhicule, avec les opérateurs, ou malgré les opérateurs, un puissant pressentiment de la Liberté de notre propre nature originelle.

Dans cet essai, il est présupposé que vous connaissez déjà ce que recouvre le mot « martinisme », son histoire

et ses histoires, les personnalités qui l'influencèrent ou le constituèrent depuis Jacob Boehme, Emmanuel Swedenborg, Martines de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin, Jean-Baptiste Willermoz, puis plus tard, Papus, Stanislas de Guaita, les Compagnons de la Hiérophanie et Maître Philippe, enfin, au XX^e siècle, les deux Robert, Robert Ambelain, l'opératif, Robert Amadou, le théosophe.

Rappelons brièvement, avec ce dernier⁵, ce que recouvre le terme « martinisme ».

C'est d'abord le Culte Primitif de l'Ordre des Chevaliers Maçons Élus Coëns de l'Univers⁶, fondé par Martines de Pasqually (1710-1774) dont Louis-Claude de Saint-Martin fut le secrétaire et sans doute le meilleur élève.

C'est la Théosophie de Louis-Claude de Saint-Martin⁷ (1743-1803), à la croisée de deux expériences fondatrices, l'expérience d'un Réau-Croix qui a réalisé avec succès toutes les opérations Coëns, la rencontre de l'œuvre de Jacob Boehme dont il sera un traducteur. Rappelons que Jacob Boehme, qualifié souvent de mystique, fut aussi un hermétiste opératif de haut vol.

5. Lire *Martinisme* par Robert Amadou, 2^e édition revue et augmentée. CIREM, 1997.

6. Deux ouvrages présentés et commentés par Robert Amadou sont indispensables à la compréhension du Culte Primitif : *Les leçons de Lyon aux élus coëns. Un cours de martinisme au XVIII^e siècle par Louis-Claude de Saint-Martin, Jean-Jacques Du Roy D'Hauterive, Jean-Baptiste Willermoz.* Par Robert et Catherine Amadou. Première édition complète publiée d'après les manuscrits originaux, Paris, Dervy, 1999 ; Martines de Pasqually. - *Traité sur la réintégration des êtres dans leur première propriété, vertu et puissance spirituelle divine.* Première édition authentique d'après le manuscrit de Louis-Claude de Saint-Martin, établie et présentée par Robert Amadou, Le Tremblay, Diffusion rosicrucienne, 1995.

7. Les *Œuvres complètes* de Louis-Claude de Saint-Martin sont disponibles chez Olms. Nous attirons votre attention sur les introductions de Robert Amadou qui permettent de mieux appréhender la pensée du Philosophe Inconnu.

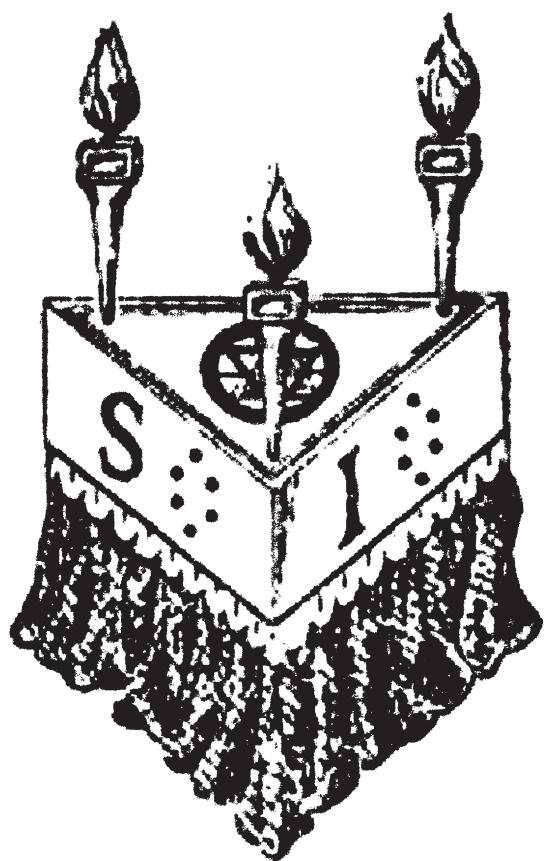
C'est le système maçonnique du Régime Écossais Rectifié fondé par Jean-Baptiste Willermoz (1730-1824) à partir de la Stricte Observance Templière⁸, imprégné de la doctrine de la réintégration de Martines de Pasqually. La Profession et la Grande Profession, couronne de ce système, sont une synthèse de la doctrine véhiculée par le Culte Primitif.

C'est enfin l'Ordre martiniste, et ses nombreuses émanations, fondé en 1887 par Papus (1865-1916). Aujourd'hui, l'ensemble des ordres martinistes constitue un mouvement vivant et influent porteur des principes et symboles de l'illuminisme.

Ce sera cette dernière expression du courant complexe et riche appelé « martinisme » que nous allons traverser, d'une manière inhabituelle pour certains, afin d'identifier en quoi le martinisme peut véhiculer une voie d'éveil. En préalable, la lecture du livre *La Franc-maçonnerie comme voie d'Éveil* est souhaitable, sinon nécessaire. Tout ce qui a été identifié dans cet essai, pour qualifier, ou disqualifier, la Franc-maçonnerie comme voie initiatique véritable s'applique en effet aux ordres martinistes.

Pénétrons maintenant au sein du Temple martiniste.

8. En 1778, à Lyon, le convent national des Gaules de la Stricte Observance adopte la réforme proposée par Willermoz, qui fait du Rite Écossais Rectifié l'héritier de la doctrine coën. La Profession et la Grande Profession qui constituent la classe secrète du Régime Écossais Rectifié, est chargée de conserver la doctrine du Culte Primitif. En 1782, au convent international de la Stricte Observance, à Wilhelmsbad, Jean-Baptiste Willermoz et ses partisans font adopter la réforme de 1778. La Profession et la Grande Profession disparaissent officiellement. Cependant cette classe secrète poursuivra son oeuvre de manière occulte pendant deux siècles.



Dessin extrait du rituel de 1909